

# Pascal Manoukian

## Le diable au creux de la main

RÉCIT



DONQUICHOTTE

Extrait de la publication



# Le Diable au creux de la main



Pascal Manoukian

# Le Diable au creux de la main

Don Quichotte éditions

[www.donquichotte-editions.com](http://www.donquichotte-editions.com)

© Don Quichotte éditions, une marque des éditions du Seuil, 2013.

ISBN : 978-235949-159-3

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Méryl et Vahé,  
En espérant leur rendre un peu du temps volé.*





« En quelle terre encore ai- je échoué ?  
Vais- je trouver des brutes, des sauvages  
Sans justice, ou des hommes hospitaliers  
 Craignant les dieux ? »

*L'Odyssée*, Ulysse,  
chant VI, v. 119-121



## Retour de mémoire

Krikor et moi étions comme le pouce et le petit doigt d'une même main. Lui, légèrement empâté et cassé, moi, encore droit et fin. Lui à un bout de la vie, moi à l'autre. Mais, comme eux, nous nous retrouvions pour grappiller.

C'était en général les mercredis, lorsque la blancheur d'une page à écrire finissait par m'aveugler. J'écrivais des histoires pour enfants et, certains hivers rigoureux, alors que mes radiateurs combattaient sans compter les brûlures du froid, je m'épuisais à faire durer inutilement la mort du loup.

Krikor, de son métier, était ressemeleur-poète, ou plus vulgairement cordonnier pour les aveugles du quartier. Il lisait l'avenir dans les craquelures du cuir, graffitait les semelles de poèmes écrits à la craie qui ne vivaient qu'une enjambée, et parfois moins les jours de pluie.

Je l'avais découvert sous une paire de vieux mocassins, des souliers d'été ressemelés en hiver.

« Le soir, m'avait-il écrit, au fond du lac, les noyés, seuls et le ventre gonflé d'eau, repensent au temps où, là-haut, ils se demandaient si les poissons dormaient. »

Depuis lors, chaque fois que l'envie me venait d'écraser

mes yeux rouges au fond du cendrier, j'allais chez lui respirer l'odeur du cuir et de la craie. C'était un rituel. Dans le désordre de sa cordonnerie, j'oubliais celui de mes idées et ses silences purgeaient ma plume du trop-plein d'encre où, les jours sang, mes mots les plus simples se noyaient.

Au fil de nos rencontres, il était devenu mon écluse. Avec lui, je passais en douceur les hauts et les bas de la vie.

« Tu devrais écrire à la main, me conseillait-il souvent, le bruit des touches fait fuir les mots. »

Mais mon écriture était aussi peu sûre que moi. Je lui préférais la droiture et la rigueur du plomb – mais elles, je le savais, ne me ressemblaient pas.

Il faisait alors mousser un café et, sans un mot, je regardais fumer les deux petites tasses de cuivre au milieu des chaussures éventrées, imaginant le Beyrouth où il avait transité et dont il ne parlait jamais.

Nous avions aussi en commun nos grands yeux noirs, sombres comme des lacs sans fond et plantés de longs cils droits.

Les siens avaient poussé très tôt, arrosés par ses sanglots d'enfant. Ils bordaient des rides profondes, pareilles aux sillons des champs de là-bas que je ne connaissais pas.

Les yeux ont cette arrogance insupportable de ne pas vieillir. C'est sans doute pour cela que l'on ferme ceux des morts. Parce qu'on ne peut supporter l'indécence de leurs regards. Sans eux, la mort serait peut-être plus tolérable, un peu comme une torture sans cri.

Je me souviens d'un autre poème. Krikor l'échangea à un client contre une histoire de printemps. Elle parlait

d'un aveugle qui mendiait de quoi manger. Comme personne ne s'arrêtait, un inconnu inscrivit à la craie quelques mots sur son ardoise. Et, brusquement, les gens se mirent à donner. L'aveugle demanda à quelqu'un de lui lire l'écriteau. Une voix torturée d'un accent écorcha : « Aujourd'hui, c'est le printemps et je ne le vois pas. »

Krikor aima l'histoire, à cause des printemps qu'il avait lui-même manqués, aveuglé par son propre accent. En échange, il graffita les souliers du client de quelque chose comme ça : « Il y avait dans la cave, tout près du tas de pierre, un gosse mort, assassiné par le vent. Un gros rat en passant lui arracha les paupières, et de ses yeux en sang jaillit une prière. »

Depuis, dans ma tête, ces vers remplaçaient la croix que Krikor ne portait pas, parce que, disait-il, le Christ s'était réservé une mort plus douce que celle de son frère, pendu par les pieds dans le boyau d'un puits, la tête dans l'eau et la soutane retroussée.

De Krikor, je ne savais rien ou presque rien. Ses mains sèches comme la gorge d'un voleur lui avaient longtemps valu de travailler la soie des chaussures pour dame, à l'époque où son oncle chaussait le Tout-Paris des grands couturiers. C'est un don de Dieu pour un cordonnier que de ne pas transpirer des doigts. Krikor, pourtant, jurait que Dieu n'y était pour rien. Il préférait regarder du côté de ceux qui lui avaient fait suer toute sa peur sous le soleil de son désert, avant de l'en chasser.

« On ne vole pas un désert quand tout un peuple se sert de ses pierres comme oreillers », criait-il souvent comme pour excuser la pauvreté de notre décor perdu.

Aujourd'hui, il aurait pu les étrangler un à un, de ses mains noires de cirage, sans laisser de traces sur les

cols de leurs chemises. Tout comme il aurait pu faire tourner une mariée, sans laisser sur le tulle blanc la moindre trace de sa journée. Mais l'envie de serrer des gorges lui avait passé et la seule mariée qu'il aurait encore aimé faire danser posait sur lui, d'en haut du mur, un regard sépia de calendrier.

D'elle, j'avais beaucoup appris en peu de silences. Elle s'appelait Naïri, un prénom sucré comme le raisin de nos vignes. J'ai toujours prêté beaucoup d'attention à la musique des noms. Si celui de Naïri sentait le raisin, celui de Krikor m'évoquait l'aigreur d'un ferment de bon vin, et le parfum de leur amour, que je découvrais ça et là au détour d'un soupir ou d'un regard, me semblait tenir de cette alchimie.

Nous fugions parfois aussi les dimanches, loin de la cordonnerie. Nous allions presque toujours au Père-Lachaise. C'était, disait Krikor, le seul endroit où l'on pouvait approcher les grands.

La foule du métro nous crachait devant les grilles du cimetière, froissés et suants comme deux papiers gras. Je l'aidais alors à remettre son pardessus qu'il boutonnait avec soin, et nous commencions notre parcours ordonné entre les allées.

Nous débutions toujours par une visite à Victor Hugo. Un dimanche où il était venu seul, Krikor avait cru deviner son nom sur la pierre d'une tombe blanche.

La semaine suivante, il m'y avait mené et je m'étais tu bêtement pour ne pas le priver de sa nouvelle rencontre. Krikor, pourtant, faute d'avoir appris ne l'avait jamais lue. Mais l'homme avait connu l'exil et nous étions un peu du même sang. Nous avions, disait Krikor, le même dépôt au fond du cœur.

Ces promenades dominicales au parking des morts me gênaient un peu. Je n'aime pas les cimetières. J'imagine le néant plus désorganisé.

Krikor non plus ne venait pas pour prospecter. Il avait sur les autres vieux l'avantage de ne pas connaître son âge, et la mort manquait de prise pour lui faire peur.

En fait, les cimetières représentaient pour lui un luxe de peuple en paix. Un patrimoine, une richesse. Il les visitait comme d'autres visitent les châteaux de la Loire, et rien ne lui semblait plus beau et plus précieux qu'un caveau fleuri où des générations redevenaient poussière à l'abri des bêtes et du vent.

Au cours de nos promenades, je prenais soin de tout noter mais discrètement, car Krikor n'aimait pas me voir écrire.

L'encre, disait-il, péremptoire, avait assassiné la mémoire.

Aujourd'hui, personne ne retenait plus rien, puisque tout était imprimé. Les histoires n'avaient plus d'accent, la peur plus de regard rond et les contes, calibrés, se répandaient à travers le monde, identiques à la virgule près, tels les symptômes d'une épidémie.

Un jour de froid, il paria même le vieux billot de bois sur lequel il se tassait depuis trente ans que le grand Victor Hugo lui-même n'aurait pas su décrire en dix mille mots le simple geste de ressemeler, comme lui le mimait parfois au fils qu'il n'avait pas.

Ce jour-là, en acquiesçant, je lui mentis encore une fois, et nous restâmes sans rien dire, lui, le faux Victor Hugo et moi.

Notre deuxième arrêt était pour Charles Étoile, mort

en 1946. Krikor l'avait pris pour Pasteur et, là encore, je m'étais tu.

« Il a vaincu la rage », m'étais- je contenté de commenter.

Krikor avait haussé les épaules.

« Pas toutes les rages. »

Ce dimanche- là m'en avait rappelé un précédent.

Mon frère et moi partagions un costume droit et étriqué, censé nous donner l'air de vrais petits Français que nous n'étions pas encore tout à fait et que nous portions comme une carte de séjour.

J'avais sept ans et il m'échouait désormais de passer le costume une messe sur deux.

La première fois que nous pénétrâmes dans l'église Jean- Goujon, ma grand- mère me fit agenouiller sous les volutes d'encens et me demanda de répéter tout bas :

Notre Père qui êtes aux cieux,  
Que Votre nom soit sanctifié,  
Que Votre règne arrive,  
Que Votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.  
Donnez- nous notre pain de ce jour,  
Pardonnez- nous nos offenses...

« Mais ne nous demandez pas de pardonner à ceux qui nous ont offensés. »

Et, contre cette rage- là, Pasteur en effet n'avait rien inventé.

Nos promenades se terminaient toujours par une visite au général Antranik, « héros national arménien » comme l'indiquait une plaque gravée au pied de la stèle. En réalité, c'était surtout pour lui que nous venions



ici. À midi moins cinq, Krikor consultait sa montre et nous grimpions l'allée fraîche d'ombre en haut de laquelle il nous attendait, ralentissant le pas juste avant de l'apercevoir pour masquer la peur que nous avions d'être en retard.

Parfois, si nous étions en avance, Krikor s'arrêtait fleurir une tombe oubliée avec le bouquet d'une autre parce que, prétendait-il, beaucoup avaient attendu la mort toute leur vie pour être enfin à égalité avec les autres. Je le regardais dire au revoir au mort comme on salue un copain de cartes et je me surprénais à trouver cela normal. Je ne sais à quoi nous devons d'être aussi à l'aise avec les morts. Sans doute parce qu'il y a peu de temps encore, ils étaient plus nombreux chez nous que les vivants. Krikor déplissait aussitôt un mouchoir blanc brodé d'oiseaux bleus et l'épandait au pied de la tombe d'Antranik. J'étais impressionné par l'imposante statue équestre le représentant pétrifié, grandeur nature, chevauchant fier et décidé son cheval cabré. Krikor sortait alors de sa poche trois petits verres quadrillés de filets d'or qu'il essuyait avec une feuille de papier à cigarette avant de les remplir à ras bord d'un cognac de chez nous, brun comme les tétons d'une fille. Nous vidions les nôtres d'un seul trait et Krikor versait le troisième dans une coupe d'argent terni, scellée à la pierre dans laquelle poussait une rose à la tige déjà ivre de détours. Puis nous mangions du fromage entre deux gorgées, sans oublier de resservir Antranik, jusqu'à ce que la terre, imbibée, refuse le dernier verre. Alors seulement nous débarrassions pour le laisser reposer en paix, abandonnant les miettes aux moineaux et la rose à son ivresse.

Antranik était un peu notre père à tous. Ses coups de sabre désespérés sur le chemin qui avait mené les nôtres à l'abattoir nous aidaient à croire que ceux de chez nous n'avaient pas seulement tendu le cou.

En réalité, nous avons lutté comme un seul homme pour échapper au génocide qui allait faire disparaître un million et demi des nôtres et cet homme, héros d'un peuple ingrat, était mort dans la misère et l'exil, quelque part en Californie, comme pour payer un courage devenu indécent aux yeux des rares d'entre nous qui, malgré la résignation, avaient survécu.

Et chaque dimanche, en buvant avec lui, nous exorcisions la peur que nous avions d'être les complices de notre sort.

D'autres fois, surtout les soirs d'été quand la terre était sèche, la rose nous forçait à rester tard, avalant verre sur verre, sans jamais crier assez, et, chemises ouvertes, nous chantions d'avoir trop bu.

J'imaginai alors Antranik, sous sa dalle, allongé comme il lui arrivait de l'être certaines nuits lorsque, traqué, il se reposait la nuque sur le tranchant dressé de son sabre pour garder le sommeil léger. Ces soirs-là, nous nous laissions enfermer, avec pour survivre un réchaud et quelques bougies.

Krikor me parlait alors du pays à la lueur bleutée de la flamme. Le thé remplaçait l'alcool doré et, mot après mot, je me sentais vieillir.

Je voyais les colliers de pièces sur les fronts de nos filles à marier et leurs mains fines sur le ventre rond des cruches pleines d'eau, enceintes de vie. J'entendais le vent froid aiguïser les cailloux et repartir en soufflant la fumée noire des fours à pain.

Je retrouvais la poussière des montagnes. Puis, brusquement, l'argile des murs du village tremblait sous le galop aveugle des sabots. Le vent, déchiqueté par les sabres, hurlait, forçant les portants de bois. Les cruches avortaient en se fracassant et je n'entendais plus des enfants que les cliquetis affolés de leurs colliers. Je ne voyais plus que leurs yeux et leurs bouches s'écorner.

Alors Antranik éteignait la flamme et debout, dans le noir, cimenterre à la hanche, il se taillait une vengeance.

Et nous restions là, les yeux bouffis de cognac, à regarder filer notre histoire sans pouvoir nous y accrocher, comme le dernier métro que nous venions de rater.

Ce fut un de ces jours chauds que nous rencontrâmes Nazélie. Son regard bleu nous trompa d'abord un peu. Mais ses larmes, grosses comme des gouttes d'été, nous rassurèrent.

Certains des nôtres, à force de prier le ciel, avaient fini, dit-on, par s'imprégner de sa couleur, et c'est parce que nous avons longtemps vécu cachés la nuit que nous arborions presque tous ces yeux noirs rivetés de reflets bleus.

Nazélie, elle, venait d'Athènes et, comme nous tous, la vie des siens avait au fil des générations pris des allures de plan de métropolitain. Ses grands-parents avaient fui Erzerum au nord-est de l'Arménie en direction de la mort, puis de la Californie. Sa famille s'était agrandie au rythme des arrêts prolongés. Son père était né à Alep, son frère à Beyrouth, et elle en Grèce où elle s'était mise à rêver de lointain cousin d'Amérique. Mais l'obstination de l'administration américaine, qui refusait de considérer des orphelins du même sabre

comme des frères de sang, lui avait laissé le temps d'apprendre le grec.

À la mort de ses parents, et pour se rapprocher de l'Atlantique et de son rêve, elle était venue en France où elle travaillait depuis cinq ans à se fabriquer de faux oncles d'Amérique.

Krikor se sentit d'abord un peu gêné de la trouver là, mais la grosse valise marron sur laquelle elle était assise lui rappela la sienne qu'il avait toujours gardée, et nous oubliâmes notre méfiance en trinquant à notre héros, Nazélie, Krikor, la rose et moi.

Nazélie porta le premier toast en regardant le ciel lourd.

« Au vent, dit-elle, que la foudre et l'orage aillent en Turquie. »

Puis nous rentrâmes à pieds pour lui montrer Paris.

Krikor s'arrêta devant l'Opéra.

« Ça te plaît ? » lui demanda-t-il.

Nazélie contempla les dorures et les boulevards autour d'elle.

« Ça ira... » répondit-elle, comme si elle tâtait le lit d'une nuit.

Je compris ce jour-là que le monde n'était pour nous qu'un immense meublé.

Krikor installa Nazélie chez lui, leurs deux valises marron placées côte à côte comme deux orphelines sagement assises en attendant l'heure des gâteaux.

Celle de Krikor avait la poignée creusée par la marque profonde de cinq doigts. Nazélie trouva qu'elle ressemblait à un poing américain.

« Non, lui dit Krikor, touche bien, ce sont des doigts de fille, comme les tiens. »